

Cet article est disponible en ligne à l'adresse :

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=RIPS&ID_NUMPUBLIE=RIPS_021&ID_ARTICLE=RIPS_021_0039

Éloge d'une pensée métaphorique

par Mireille CIFALI

| Éditions ESKA | Revue internationale de psychosociologie

2003/2 - Volume IX

ISSN | ISBN 2-7472-0590-8 | pages 39 à 51

Pour citer cet article :

– Cifali M., Éloge d'une pensée métaphorique, Revue internationale de psychosociologie 2003/2, Volume IX, p. 39-51.

Distribution électronique Cairn pour les Éditions ESKA.

© Éditions ESKA. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

ÉLOGE D'UNE PENSÉE MÉTAPHORIQUE

*Mireille CIFALI**

*« La métaphore n'est pas pour le vrai poète
une figure de rhétorique, mais bien
une image substitutive, qui plane
réellement devant ses yeux, à la place d'une idée. »*

(Nietzsche, 1993, I, p. 61)

En « contredanse⁽¹⁾ » dans l'espace de la science..., telle pourrait être la position de la métaphore dans la pratique qui est la mienne : construire et transmettre un savoir autorisant une pensée de l'action dans le cadre d'une institution universitaire. Une telle pratique demande de s'engager dans le langage. La mienne pourrait se soutenir d'un éloge d'une pensée métaphorique.

En posant la métaphore hors de son champ poétique, nous interrogeons les démarches de la science : la métaphore dérange et peut de ce fait révéler la fragilité de certaines de nos évidences. Elle provoque un choc bousculant les habitudes d'une démarche structurée selon un modèle

* Professeur, Section des sciences de l'éducation, Université de Genève.

(1) Selon le Petit Robert : « *Fam.* (1901), jeu de mots). Contravention. »

scientifique. C'est comme si elle en découvrait un à un les points sensibles, et qu'elle nous forçait à ouvrir ce que nous maintenons à distance.

L'exercice est difficile, tant nous fonctionnons à l'implicite. Pour l'honorer, j'ai dû faire des détours auprès de bien des auteurs, et non des moindres⁽²⁾. Ce texte établit un dialogue avec eux, j'espère ainsi affiner la façon de m'y prendre dans la construction et la transmission d'un savoir de l'action.

FICTION

« Un homme qui cherche la vérité se fait savant ; un homme qui veut laisser sa subjectivité s'épanouir devient, peut-être, écrivain ; mais que doit faire un homme qui cherche quelque chose situé entre deux ? » (Musil, 1982, pp. 305-306)

Quand on est chargé de construire de la connaissance dans l'éducation et l'enseignement, ce n'est pas la langue qui devrait importer mais la réalité. L'objet du scientifique est cette réalité qu'il est chargé de comprendre, de décrire, de pister pour en délivrer ses lois, ses causalités et ses structures. Or, ce que je construis est toujours pour moi une fiction qui tente certes de saisir la réalité. Mais celle-ci, en tant que telle, toujours se dérobe, toujours se complique et fait mentir nos simplifications chargées de la comprendre.

J'ai pris le parti de la fiction, comme bien des historiens, et d'abord Michel de Certeau (1984, 1987). « Fiction », c'est-à-dire construction de langage, fable. Le meilleur que notre intelligence et notre sensibilité ont pu, après des heures de travail, donner au lecteur comme esquisse de comment cela se passe. La fiction cherche par le langage à interpréter, saisir ce qui fait énigme. Pour construire du symbolique, du sens à transmettre afin que chacun puisse au moins s'y repérer. Nous aboutissons tout au mieux à du vraisemblable (Kilani, 1999) et définissons notre quête comme cherchant le « sens du possible » (Musil) et non le sens du réel. Parler sous couvert de fiction ne signifie pas que nous renoncions à la vérité. Ce n'est pas fiction

(2) Je remercie Bessa Myftiu d'avoir partagé avec moi sa connaissance de Nietzsche et des philosophes.

ou vérité, mais fiction et vérité (Schmitt, 2003). Une vérité datée, une vérité qui est, selon la vision de Nietzsche, une métaphore usée : « *Qu'est-ce donc que la vérité? Une multitude mouvante de métaphores, de métonymies, d'anthropomorphismes, bref, une somme de relations humaines qui ont été poétiquement et rhétoriquement haussées, transposées, ornées, et qui, après un long usage, semblent à un peuple fermes, canoniques, contraignantes : les vérités sont des illusions dont on a oublié qu'elles le sont, des métaphores qui ont été usées et qui ont perdu de leur force sensible, des pièces de monnaie qui ont perdu leur empreinte et qui entrent dès lors en considération non plus comme pièce de monnaie mais comme métal.* » (Nietzsche, 1991, 123)

Cette position, je la partage avec des historiens (Michel de Certeau, Foucault, Schmitt), des anthropologues (Affergan). Tous ont fait le deuil de la réalité, de la « *réalité telle qu'elle fut* » (Schmitt), de la réalité d'une culture lointaine (Affergan). Voici comment Michel de Certeau en parle : « *La fiction est enfin accusée de ne pas être un discours univoque, autrement dit de manquer de « propriété scientifique ». Elle joue en effet sur une stratification de sens, elle raconte une chose pour en dire une autre, elle trace dans un langage dont elle tire, indéfiniment, des effets de sens qui ne peuvent être ni circonscrits ni contrôlés. A la différence de ce qui se passe dans une langue artificielle, en principe univoque, elle n'a pas de lieu propre. Elle est « métaphorique ». Elle se meut, insaisissable, dans le champ de l'autre. Le savoir ne s'y trouve pas en lieu sûr, et son effort consiste à l'analyser de manière à la réduire ou traduire en éléments stables et combinables. De ce point de vue, la fiction lèse une règle de scientificité.* » (2002, 56)

Que je puisse œuvrer dans une « fiction théorique », j'en ai eu la conviction, dès 1979, date de ma thèse passée sous la direction de Michel de Certeau. Qu'est-ce que cela change ? Dans ma manière de chercher, j'y gagne peut-être une certaine légèreté qui ne s'oppose pas au sérieux de la recherche. Je sais que je reconstruis, que je tente de comprendre en interprétant, que je choisis un certain regard qui en exclut d'autres, et qu'il est nécessaire de passer par du symbolique pour que surgissent des éclairs de compréhension. Cette fiction, je peux l'affirmer, puisqu'elle n'est que sensible reconstruction provisoire des êtres et des événements.

« *Construction artificielle, élaboration schématisante, fabrique expérimentale* », telle est la définition qu'en donne Francis Affergan (1997, p. 11). Assumer ce terme de fiction me paraît être un garde-fou nécessaire à ma pratique de recherche et d'enseignement. Je ne délivre aucun savoir, sans en faire l'éthique de son usage, ni historiciser ses hypothèses, sans parler

des procédures par lesquelles une science se construit, et sans raconter le savoir comme une « histoire ».

CONCEPT

« Le contradictoire ne peut être vrai, mais il peut être vivant. » (Musil, GW II, pp. 901-902, « Aphorismen »)

La colonne vertébrale d'une discipline scientifique, ce sont ses concepts. En tant que chercheurs nous serions habilités à forger des concepts. Pas « je » au singulier, à moins d'être exceptionnel. Un concept peut certes appartenir à un individu, son nom restera alors dans l'histoire des sciences comme celui d'un découvreur ayant fait avancer sa discipline. Quant aux autres travailleurs scientifiques, ils sont surtout chargés d'enseigner ces concepts comme ayant seuls le pouvoir d'orienter le regard et la compréhension, et d'assurer que, pour penser, il s'agit de les utiliser à bon escient. Le concept serait de l'ordre du théorique, du rationnel, du social, du général. C'est un mot qui a été dépouillé de tout subjectivisme, devenant le signe de ralliement de ceux qui œuvrent dans une discipline donnée. L'historien sait pourtant que les concepts meurent eux aussi, et que peu ne se démodent pas.

Tout éloignerait donc le concept de la métaphore. La métaphore, singulière, ne peut prétendre se dépouiller de la subjectivité qui l'a forgée. Elle est de l'ordre poétique, le concept d'ordre théorique. Elle est d'origine intuitive, le concept d'ordre rationnel. L'une est marquée par l'affect, l'autre par le cognitif. L'une appartient à l'art, l'autre à la science. Aucun auteur n'échappe à de telles dichotomies.

Je me suis toujours méfiée d'une pensée qui se croirait valide parce qu'elle utilise des concepts. Cette méfiance m'a conduite à ne pas exiger de mes étudiants d'utiliser le bon vocabulaire, par exemple psychanalytique. J'essaie d'initier une compréhension de l'intérieur qui peut se tenir avec les mots de tous les jours. Cette résistance mienne a-t-elle à voir avec une position métaphorique dans le langage ?

D'abord, il semble réducteur de soutenir que le concept est éloigné de la métaphore. La science aurait besoin de métaphores, d'une « fécondité neuve » et ce seraient elles qui vont précisément devenir concept « d'une façon de voir » (Nouvel, 2000, p. 141). Pour Nietzsche, l'humain se caractériserait non pas par un instinct de vérité, mais par un instinct métapho-

rique (1991, p. 129). Lui prend parti pour l'homme intuitif, métaphorique, contre l'homme conceptuel. Richard Brown (1989) dissèque l'appareillage métaphorique de sa discipline sociologique, et montre que le scientifique comme le poète est homme de langage. Hameline (1986) fait de même pour la pensée pédagogique. Nous pouvons en conclure que le partage des eaux qui renverrait la métaphore sur les rythmes de la poésie et l'éloignerait, inopportune, du champ de la science a certes l'avantage d'une clarification, mais il simplifie, et empêche le scientifique d'habiter pleinement son langage et d'accepter envers lui sa dette.

Je me suis tenue à distance des concepts, non parce que je préférerais une pensée métaphorique. En tout cas je ne l'ai jamais formulé comme tel. C'est surtout l'usage des concepts par des professionnels pour penser leur action qui me pose problème. A la fois je reconnais à une discipline la nécessité de passer par ces mots qui ordonnent une vision et je ne peux me résoudre à croire que la pensée passe forcément par les concepts pour regarder et comprendre. Pourtant, mon souci d'enseignante est bien de rendre possible une vision. Les concepts sont nécessaires à une démarche de compréhension. Le piège, c'est quand ils deviennent forme vide de langage. La compréhension n'est plus cette haute lutte face à l'incertain, mais l'enfermement dans des mots devenus « creux ». C'est cette double tension qui m'apparaît.

Pour faire image juste, ton juste, parole juste, il y a de l'implication avec et contre cette réalité qui résiste. Il ne s'agit pas seulement de réaliser un exercice d'intelligence, de faire preuve de rationalité. L'usage du concept impliquerait que la réalité est rationnelle, alors qu'elle est aussi affects, sentiments, émotions. Elle est retentissement, il y a de la brusquerie, de la fulgurance, et une fois formulée, nous ne sommes plus comme avant, ni nous, ni le monde, ni notre rapport au monde. Cette métaphore pourra-t-elle resservir ? Va-t-elle devenir un genre que nous pourrions appliquer dans d'autres occasions ? Quand nous sommes dans l'ordre de la théorie, c'est ce que nous visons. Quand nous sommes dans l'ordre de l'intersubjectivité, nos mots qui resserviraient perdraient leur pouvoir transformant. Ils sont vidés de nous et de notre dialogue avec le monde. Les mots qui font image, et qui nous transforment, naissent et meurent dans l'ici et maintenant, mais seront à jamais inscrits dans leur unicité. Ils ont provoqué de l'ouverture, et s'ils réapparaissent, ce sera sous d'autres formes.

Nietzsche s'en est pris à la science. La qualité d'une civilisation se marquerait, selon lui, par son choix de l'homme d'art non pas de l'homme de

science. Là où l'homme intuitif l'emporte sur l'homme rationnel une « *civilisation peut se former favorablement* » assure-t-il. Angèle Kremer-Marietti écrit : « *Il faut de la violence pour affirmer la vie et dénoncer le travail mortifère de la science. Nietzsche se livre ici à une lutte sans merci contre les fossoyeurs de la pensée et somme la philosophie d'être artiste. Car le philosophe ne doit pas chercher la vérité mais les métamorphoses du monde dans les hommes* » (1991). Nietzsche n'est pas contre la science, mais en dénonce certains usages. Cette tension n'épargne aucune époque, et surtout pas la nôtre.

Le scientifique n'est pas poète, mais les procédés de sa langue ne le différencient pas tellement du poète. Lorsqu'il se fait enseignant, un scientifique aurait d'autant plus à rendre visible sa dette au langage, à la rhétorique (Hameline⁽³⁾). Les découpages qui ordonnent la réalité en traçant des frontières étanches lui sont peut-être dans un premier temps nécessaires. Ensuite, cette simplification risque de devenir une rigidité surtout dans l'exercice de la transmission. Je plaide non pour la confusion des genres, une non-différenciation radicale, mais pour que chacun se laisse interroger par ce qu'il a refoulé, se laisse sortir de son abri pour sentir ce qu'il a rejeté.

Il n'est pas rare qu'un auteur – historien, sociologue, anthropologue – accepte le qualificatif de poète. Ainsi Arlette Farge (1996) quand elle part d'une citation d'Yves Bonnefoy : « *La réalité, fille du désir, n'est pas une somme d'objets, à décrire avec plus ou moins de finesse, mais une communauté de présences* », pour ajouter : « *Qu'il soit poète n'empêche pas l'historien de souscrire à cette définition de la réalité qui donne acte aux "présences" d'être à la fois plurielles et en communauté* » (Farge, 1997, p. 12). Il va sans dire que ma préférence va vers un scientifique qui se reconnaît « poète des présences ».

MODÈLE

« Il n'y a pas de forme dans la nature car il n'y a ni intérieur ni extérieur. Tout art repose sur le miroir de l'œil. »
(Nietzsche, 1991, §112, p. 81)

Dans l'exercice de la pensée scientifique, le modèle fait figure d'emblème. Nous apprenons l'histoire des modèles, nous espérons aboutir à un

(3) Se référer au texte écrit par Daniel Hameline dans ce présent numéro.

modèle qui se rattache à notre nom. J'ai préféré la narration au modèle. Essayons d'en comprendre les enjeux.

D'abord, considérons le modèle par rapport à la métaphore. Le modèle serait à la science, ce que la métaphore est à la poésie, telle se décrit la scène habituelle. Pas si simple, explique Nouvel qui se sert d'une formule adéquate pour cadrer notre propos : *« Le modèle est une simplification qui se construit, la métaphore, une complication qui surgit »* (Nouvel, 2002, p. 122). Faire modèle, explique-t-il, demande une négligence, une négligence d'aspects pour aboutir à une simplification qui structure le regard.

Nouvel relate dans son ouvrage comment James D. Watson a réussi à trouver le modèle de l'ADN. Pour aboutir à cette découverte, il démontre que l'intuition, l'affect, la concurrence, le lent travail de collaboration avec Francis Crick, le trait de génie, l'inconscient sont de la partie. Construire un modèle n'est pas œuvre de raison seulement. Certes, en simplifiant, le modèle s'y prend différemment de la métaphore qui surgit et saisit ce qui est complication : *« Ce que nous nommons ici la « prérogative spéciale » de la métaphore a donc à voir avec un élément de pouvoir dans le langage où la métaphore apparaît comme puissance anarchique. Cependant, suivre ces figures naissantes que s'ouvre la pensée par la métaphore, cela semble être un élément de confiance mis dans le « talent spontané » soit dans ce que la pensée recèle de proprement artistique et d'intuitif et à l'opposé, donc de ce que le chancelier Bacon préconisait comme méthode sûre pour la science »* (2000, p. 136). Tout séparerait modèle et métaphore, elles opèrent différemment. Mais c'est par les effets qu'elles se ressembleraient : toutes deux, indique Nouvel, ouvrent des perspectives, renouvellent le regard (2000, p. 141).

Il me faut comprendre par quel chemin j'ai renoncé à une pensée en modèle, bien que l'histoire des sciences soit justement une histoire de modèles qui orientent successivement le regard. Ce sont deux éléments : sa simplification et son mésusage. Souvent, dans le courant de nos pratiques scientifiques, le modèle se superpose et se confond avec un schéma. Si je peux reconnaître la nécessité d'un modèle qui structure le regard de la science, je ne pense pas qu'on puisse confondre le modèle avec le schéma. Or, c'est ce qu'on apprend aux étudiants qui prennent alors le schéma comme gage d'une pensée scientifique, alors qu'il témoigne parfois d'une pauvreté de la pensée qui se croit légitimée parce que des flèches mettent en lien des réalités séparées comme autant de causalité simple.

Pour ne pas céder à ce réductionnisme, j'ai opté pour la narration, pour le raconter : pas de simplification dans la langue, pas de causalité simple, mais l'enchevêtrement des mots pour saisir une réalité dans tous ces aspects. La narration aide aussi la compréhension. Elle refuse la négligence, n'éjecte pas le sujet de la réalité observée, impose un dialogue inéluctable où chacun est affecté par la rencontre de l'autre. Lorsque je construis du savoir clinique sur l'action, lorsque je souhaite permettre à des professionnels une pensée impliquée, lorsque je transmets un savoir de l'affect, je n'hésite pas une seconde : je choisis la narration et la métaphore pour produire de la compréhension.

AFFECT

« Dans toute métaphore même subsiste un peu de la magie d'être à la fois semblable et différent. » (Musil, 1982, t. II, p. 272)

La littérature est devenue le repère des sentiments, des émotions, des affects et du singulier. La science traite rationnellement le rationnel, elle est le domaine du général, de la structure et de la loi. La science a rejeté l'affect comme passion intraitable dans ses calculs. C'est dans ce partage que la pensée intuitive, la pensée artistique, la métaphore sont du côté du littéraire, du poétique ; le concept, le modèle, la pensée mathématique, du côté de la science. Voyons.

D'abord faire de la science ne requiert pas seulement notre intelligence logique. Etre chercheur s'apparente au travail de création. Dans son ouvrage *L'art d'aimer la science*, Pascal Nouvel, épistémologue des sciences exactes, décrit la démarche du chercheur avec « *un parfum d'aventure, de nouveauté et de mystère* » (2000, p. 9), où l'émotion n'est pas rejetée et la logique de la découverte est « *vision, beauté et passion* » (2000, p. 13). La manière scientifique de chercher n'est guère exempte de sentiment, de goût, d'investissement subjectif, de désir d'avoir raison, de lutte narcissique, de prise de risque. Pour découvrir, il faut au chercheur de l'intuition, des insights, des rêves. Nouvel en dresse un portrait qui ne l'éloigne guère de celui de l'artiste. Avec d'autres matériaux, d'autres procédures, les sentiments éprouvés ne sont pas des empêcheurs mais des facilitateurs de création.

La psychanalyse s'est construite sur le terrain rejeté de la science (de Certeau, 2000). Comment les autres sciences humaines rendent-elles

compte de cette part humaine ? Comment l'historien intègre-t-il l'émotion suscitée par les événements ? Comment le sociologue décrit-il les affects dans leur influence sur les faits sociaux ? Comment l'anthropologue aborde-t-il les sentiments dans une culture qui lui est étrangère ? Cette question commence à se poser. Arlette Farge prend position en refusant que les émotions soient laissées à la littérature et elle ne les considère pas seulement comme des affects mais aussi comme des jugements adéquats. L'émotion est connaissance. Farge souhaite dans une très belle formule « *des sciences affectées* » (2002). Des sociologues peuvent en venir à écrire des livres scientifiques à côté de nouvelles, pour rendre compte de ce que la science ne peut dire dans ses procédures linguistiques habituelles (Laé, Murard, 1995).

Les dichotomies éclatent. La littérature n'est, elle, pas seulement le repère des sentiments. Musil développe l'idée qu'il n'y a pas deux connaissances, mais une, et que la littérature en rend compte au même titre que la science (Cometti, 1985). La littérature permet une connaissance cognitive, comme le soutient en particulier Hermann Broch. Les métaphores ne sont pas qu'affectives, elles ont des retombées cognitives ainsi que le développe Brown dans son ouvrage *Pour une poétique de la sociologie* : « *De Vico à Croce en passant par Nietzsche et Colerige, certains philosophes ont attaqué cette manière de voir. Au lieu de voir dans toute métaphore une simple enjolivure, ces philosophes l'ont définie comme étant une manière de vivre les faits et par là même d'en faire des objets d'expérience, leur donnant à la fois vie et réalité.* » (1989, p. 121)

Wittgenstein, lui, avance que ce qui oriente la vision, c'est le sentiment. Dans un très beau passage, il écrit : « *Quand je lis un poème ou une narration avec sentiment, il se passe sûrement quelque chose en moi qui ne se produit pas quand je ne fais que parcourir les lignes pour me renseigner. A quel procédé est-ce que je fais allusion ? Les phrases sonnent différemment* » (1961, p. 347). Cette question du « ton juste », du mot « juste », d'une vision sensible qui peut « sonner différemment », me paraît bien propre à nuancer l'emprise du concept sur la vision. C'est ce que nous visons dans l'action et la pensée de l'action : un « ton juste ». Agir, c'est précisément trouver le « ton juste », une science de l'action ne peut être qu'une science qui inclut le sentiment et ne le rejette pas parce qu'elle « *sent qu'il n'y a pas de méthode du sentiment.* » (Nouvel, 2000, 146)

Dans ce face à face entre littérature et science, les places distinctes qui assurent les clivages ne tiennent pas et n'en finissent pas de faire symp-

tôme. Des scientifiques écrivent des romans, des autobiographies ou des journaux ; ils ont souvent un rapport ambivalent à la littérature, ils envient le poète ou le rejettent violemment. Que ce soit dans la sociologie, l'histoire, l'anthropologie, et évidemment la psychanalyse, la tension entre science et littérature est revisitée par quelques-uns, qui cherchent comment échapper à un enfermement peu stimulant (Lepenes, 1990). Dans ce débat, la psychanalyse a joué un rôle notoire, puisque c'est par elle que la littérature a fait irruption dans le champ du scientifique (Michel de Certeau, 2002). Il peut certes y avoir, pour certains chercheurs, des dérives dans l'usage de l'analogie comme le souligne Bouveresse (1999), mais pas seulement ainsi que le montre Eugène Enriquez en reconnaissant dans son approche la valeur cardinale de celle-ci (1997, pp. 10-14).

Une telle posture a des conséquences dans la construction de connaissances, mais aussi dans la transmission de connaissances. J'ai pris le parti de la littérature dans la science. Par ma recherche, je me rapproche d'une « poétique du savoir » (Rancière, 1992) ; dans ma transmission, j'utilise la littérature et les histoires pour faire comprendre. Mais si je peux aujourd'hui soutenir cette posture, c'est grâce au travail mené depuis plusieurs années avec Alain André en vue de la publication d'un ouvrage interrogeant les pratiques d'écriture des professionnels et des scientifiques, et donc les rapports entre littérature et science.

ÉCRITURE

« Le poète est cet artisan en langage qui engendre et configure des images par le seul moyen du langage. »
(Ricœur, 1986, 220)

Comme « transport » (Aristote), procédé de la langue pour saisir le mouvant, l'affect et le choc des réalités par le choc des mots, la métaphore provoque le rapprochement de deux univers : la poésie et la science ; elle fait surgir la figure du poète au côté de celle du scientifique. Poésie et science : « Rien de commun », diront à nouveau certains, « Laissons les genres tranquilles, sans tout confondre ». Rien de commun ? Si ce n'est l'écriture.

Le poète et le chercheur écrivent. L'un, la tête dans les étoiles et l'image comme idée. L'autre, apparemment soumis à une réalité qu'il veut comprendre, le concept et la méthode comme outils. Mais ils écrivent. Un poème, comme l'annonce Michel de Certeau, « est le tracé de ce croire-là : il faut qu'il

n'y ait rien pour qu'on y croie ; il faut que « rien ne subsiste » de la chose pour qu'on « marche » ou qu'on écrive. Réciproquement, le poème fait croire parce qu'il n'y a rien. (...) Il renvoie à ce qu'aucune réalité ne soutient. A ce qui ne relève plus de l'être. La croyance est alors le mouvement né et créateur d'un vide. C'est un commencement. Un départ. Si le poème n'est pas « autorisé », il autorise un espace autre, il est le rien de cet espace» (2002, p. 131). Un écrit scientifique n'aurait, lui, recouru qu'à une écriture utilitaire, ne pesant guère au regard des résultats et du sérieux de son contenu.

Que l'écriture scientifique soit un genre littéraire parmi d'autres qui aurait intérêt à se laisser interroger dans les procédés littéraires qu'il utilise (Fox Keller, 1999), que toute démarche de connaissance est fondée sur des écritures successives, que l'écriture est indispensable pour penser et n'est pas qu'une fioriture intervenant au moment où tout est fini, tout cela est souvent négligé par un scientifique dans la pratique de sa recherche comme dans la formation de ses étudiants. Avec ses jeux de langage, le poète interroge le scientifique, lui faisant prendre conscience que même lorsqu'il ne fait que retranscrire des résultats de sa recherche, il est dans la rhétorique, cet art de convaincre avec ses figures de styles.

Il y a longtemps, j'ai choisi de travailler l'écriture dans ma construction de connaissance et dans la formation de mes étudiants ; aujourd'hui, avec Alain André, je questionne également les scientifiques dans leur rapport à elle. Si nous nous ouvrons à cette perspective, c'est la rhétorique, l'esthétique et la poétique qu'il nous faut convoquer. Nous pouvons réintroduire des romanciers dans l'argumentaire de nos méthodologies comme le fait Carlo Ginzburg autour de « l'histoire, la rhétorique et la preuve », qui cherche à montrer que les modèles narratifs *« œuvrent en fait à tous les stades de la recherche, créant à la fois des interdits et des ouvertures. »* (2003, p. 34). Nous pouvons reconnaître, comme Freud et les psychanalystes, la pertinence et la présence des poètes pour saisir les fulgurances de la vie humaine. Et nous n'aurions plus à nous préoccuper de savoir si nous sommes dans l'art ou dans la science. *« On choisit l'art au sens de bien faire ce qu'on a à faire pour essayer de faire voir ce qu'on pense être une vérité, plutôt que de savoir si on répond à des modes d'estimation qui font qu'on reconnaîtra que ce que vous faites est de la science »,* écrit Jacques Rancière (1992, p. 97) qui en appelle à « une poétique du savoir » et questionne la science dans « sa peur de la littérature ».

Le poète et le scientifique sont les deux figures emblématiques de la puissance des mots, nous pouvons espérer que longtemps encore ils se

maintiennent côte à côte. Quant à la métaphore, avec « *son agilité et sa confusion* » (Nouvel, 2000, p. 157), toujours en mouvement, masquée, nous menant d'un registre à l'autre, d'un bord à l'autre, d'une gare à l'autre, gardons-nous de croire que ce transport, rare, forçant toujours un peu le passage, n'aurait rien à apprendre à celui qui se nomme théoricien. ●

BIBLIOGRAPHIE

- Affergan, F. – 1997. *La pluralité des mondes. Vers une autre anthropologie*, Paris, Albin Michel.
- Affergan, F. – 1999. *Construire le savoir anthropologique*, Paris, PUF.
- Billeter, J.-F. – 2002. *Leçons sur Tchouang-Tseu*. Paris, Allia.
- Bonnefoy, Y. – 1996. « La lucidité des chimères », in *Le Monde*, 16 février.
- Bouveresse, J. – 1999. *Prodiges et vertiges de l'analogie. De l'abus des belles lettres dans la pensée*, Paris, Raisons d'agir.
- Brown, R. – 1989. *Clefs pour une poétique de la sociologie*, Arles, Actes Sud, tr. fr.
- Cometti, J.P. – 1985. *Robert Musil ou l'alternative romanesque*, Paris, PUF.
- de Certeau, M. – 1990. *L'invention du quotidien : Vol. 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard.
- de Certeau, M. – 2002. *Histoire et psychanalyse. Entre science et fiction*, Paris, Folio Gallimard, rééd.
- de Certeau, M. – 2002. *L'écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, rééd.
- Enriquez, E. – 1997. *L'organisation en analyse*, Paris, PUF.
- Farge, A. – 1997. *Des lieux pour l'histoire*, Paris, Seuil.
- Farge, A. – 2002. « Affecter les sciences humaines », in Gautier, C., Le Cour Grandmaison, O. (coord.), *Passions et sciences humaines*, Paris, PUF/Centre Universitaire de recherches administratives et politiques de Picardie.
- Ferry, J.M. – 2002. *Valeurs et normes. La question de l'éthique*, Bruxelles, Editions de l'université de Bruxelles.
- Foy Keller, E. – 1999. *Le rôle des métaphores dans les progrès de la biologie*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond, tr. fr.
- Ginzburg, C. – 2003. *Rapports de force. Histoire, rhétorique, preuve*, Paris, Gallimard, Le Seuil, tr. fr.
- Hameline, D. – 1986. *L'éducation, ses images et son propos*, Paris, ESF.
- Jabès, E. – 1991. *Du désert au livre*, Paris, Belfond.
- Kremer-Marietti, A. – 1991. *Introduction et quatrième de couverture*, in Nietzsche, F. *Le Livre du philosophe*, Paris, GF Flammarion, tr. fr.
- Kilani, M. – 1999. Fiction et vérité dans l'écriture anthropologique, in F. Affergan, *Construire le savoir anthropologique*, Paris, PUF.

- Laburthe-Tolra, P. – 1998. *Critiques de la raison ethnologique*, Paris, PUF.
- Lacoue-Labarthe, P. – 1997. *La poésie comme expérience*, Paris, Christian Bourgeois.
- Laé, J.-F., Murard, N. – 1995. *Les récits du malheur*, Paris, Descartes & Cie.
- Lepenies, W. – 1990. *Les trois cultures. Entre science et littérature l'avènement de la sociologie*, Paris, Ed. Maison des sciences de l'homme.
- Malherbe, J.-F. – 2000. *Le nomade polyglotte. L'excellence éthique en postmodernité*, Montréal, Bellarmin.
- Malherbe, J.-F. – 2001. *Déjouer l'interdit de penser. Essais d'éthique critique*, Montréal, Liber.
- Musil, R. — 1982. *L'homme sans qualité*, Paris, Seuil, 2 vol., tr. fr.
- Nietzsche, F. – 1991. *Le Livre du philosophe*, Paris, GF Flammarion, tr. fr.
- Nietzsche, F. – 1993. *Œuvres, La naissance de la tragédie*, Paris, Robert Laffont, tr. fr.
- Nouvel, P. – 2000. *L'art d'aimer la science*, Paris, Seuil.
- Rancière, J. – 1992. *Les mots de l'histoire. Essai de poétique du savoir*, Paris, Seuil.
- Ricœur, P. – 1983. *Temps et récit : Vol. 1. L'intrigue et le récit historique*, Paris, Seuil.
- Ricœur, P. – 1984. *Temps et récit : Vol. 2. La configuration dans le récit de fiction*, Paris, Seuil.
- Ricœur, P. – 1985. *Temps et récit : Vol. 3. Le temps raconté*, Paris, Seuil.
- Ricœur, P. – 1986. *Du texte à l'action*, Paris, Seuil.
- Schmitt, J.-C. – 2003. *La conversion d'Hermann le Juif. Autobiographie, histoire et fiction*, Paris, Seuil.
- Wittgenstein, L. – 1961. *Investigations philosophiques* (1951), in *Tractatus logico-philosophicus*, suiv de *Investigations philosophiques*, Paris, Gallimard, tr. fr.